

Nicolas Bourgoin

Les quatre cavaliers
Livre II : Le messager

Du même auteur :

Les quatre cavaliers :

Livre I : Apocalypse orange - Gunten, 2016

Le suicide en prison - L'Harmattan, 1994

Les chiffres du crime. Statistiques criminelles et contrôle social

L'Harmattan, 2008

La révolution sécuritaire (1976-2012) -Éditions Champ Social (2013)

La République contre les libertés. Le virage autoritaire de la gauche libérale - L'Harmattan, 2015

Roman

GUNTEN

I. Nathalie.

Le moment de vérité approche et pas question d'échouer.

Au fur et à mesure que j'avançais d'un pas aussi nonchalant que possible, je ressentais avec une acuité croissante leur regard posé sur moi. Arrivé face à elles, je les vis suspendues à mes lèvres, curieuses de ce qui allait suivre. Être devenu en quelques secondes le sujet de leur attention me rendait nerveux et je fus pressé de sauter le pas. À cause du bruit, je dus me pencher vers Françoise et lui parler à l'oreille pour l'inviter.

Le sourire aux lèvres, elle acquiesça vivement, à mon grand soulagement. En l'accompagnant sur la piste de danse, je la vis répondre discrètement à une œillade que lui lança son amie. Elles ont dû m'observer depuis un moment, se demandant sans doute laquelle des deux j'allais inviter quand elles m'ont vu approcher, pensai-je. En tout cas, elle est mieux que sur la photo, un peu rondelette mais jolie de visage.

– C'est comment ton prénom ?

– Françoise. Et toi ?

– François, lui répondis-je avec un grand sourire.

Elle plaqua ses deux mains sur son visage.

– Oh non, j'y crois pas !

– Je t'assure que si ! Et je ne l'ai pas fait exprès...

Sur la piste de danse, j'éprouvai quelques difficultés, exactement comme je le craignais. J'aurais dû prendre des cours accélérés, pensai-je, surtout qu'elle ne se débrouille pas tellement mieux que moi. Mais au fond, mes maladresses la faisaient rire et favorisaient les rapprochements.

Je me penchai vers elle.

– Tu aimes bien ce groupe ? Et danser la Troïka ?

– Ni l'un, ni l'autre, avoua-t-elle, mais j'aime bien comment tu dances.

– Tu es indulgente ! Je n'ai pas l'impression d'être très doué. En fait, je ne danse pas souvent et même jamais pour ainsi dire, mais ce soir j'avais envie de sortir.

À un moment, un grand type me bouscula avant de s'excuser mollement d'un geste de la main. Les lumières stroboscopiques qui s'allumaient par intermittence me fatiguaient les yeux et j'éprouvai un léger vertige.

Sentant que c'était le moment de passer à autre chose, je lui dis à l'oreille :

– Tu ne veux pas qu'on aille s'asseoir ? On sera mieux pour discuter.

Elle acquiesça à sa manière, en plongeant son regard dans le mien tout en hochant vigoureusement la tête. Me prenant la main, elle me guida à travers la foule qui s'était agglutinée près des canapés. J'étais frappé par la facilité avec laquelle tout s'enchaînait, exactement comme dans un rêve. Sa copine n'avait visiblement pas perdu de temps, assise à califourchon sur un type qu'elle embrassait goulûment.

Nous nous assîmes côte à côte à la place qu'elle occupait tout à l'heure. Elle but une gorgée de son verre et se tourna vers moi.

– Tu veux une vodka, François ? demanda-t-elle.

– Non merci, j'en ai bu trois déjà.

Elle hocha la tête en signe d'approbation.

– Tu es raisonnable ! Mais je peux quand même aller t'en chercher une. Je te l'offre, tu veux ?

– Non merci, sans façons.

Je la détaillai rapidement et me sentis rassuré. Si je dois aller jusqu'au bout avec elle, je n'aurai pas trop à me forcer, pensai-je. Vêtue d'une jupe orangée en skaï assez courte et d'un maillot bleu ciel plutôt seyant qui moulait ses formes généreuses, elle m'apparut un peu grasse mais tout à fait présentable. Sa blondeur plutôt excitante et ses traits harmonieux compensaient très largement ses kilos en trop.

Elle appuya sa tête sur mon épaule et s'absorba dans la contemplation de la piste de danse. Je jetai un œil sur sa copine toujours en pleine activité. Décidé-

ment, elle a une sacrée énergie et ils ont l'air bien partis pour faire ça cette nuit, peut-être même sur place.

Françoise se redressa et bailla à s'en décrocher les mâchoires.

– Eh bien ! La journée a été longue ?

– Sorry ! Oui, je suis en fac d'histoire, c'est bientôt les partiels. Et comme je suis une grosse paresseuse, je m'y prends toujours au dernier moment et là c'est la panique ! Je n'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière, ni celle d'avant. Et je dois travailler demain, ajouta-t-elle avec un soupir.

Je souris de sa spontanéité, son ton naturel me plaisait, et je décidai de rentrer tout de suite dans le vif du sujet.

– Tu emploies des termes anglais ? C'est rare, lui dis-je d'un ton aussi désinvolte que possible.

– Oui, je ne me sens pas l'âme russe, à vrai dire.

– Rassure-moi, tu ne te sens pas l'âme sudiste, quand même ? Enfin, tu fais comme tu veux, ça m'est égal.

– Non plus, répondit-elle avec chaleur, je me sens Française un point c'est tout ! D'ailleurs c'est surtout les groupes russes que je n'aime pas, ça m'embête de pas comprendre les paroles.

– Moi je les comprends un peu, je fais du russe.

Elle me regarda d'un air gêné, pensant avoir fait une gaffe.

– Je suis désolée, je n'ai rien contre les Russes. C'est juste que j'aime pas trop leur musique.

Je la rassurai d'un bref sourire.

– Je fais du russe mais je ne veux pas aller en Russie, ça ne m'intéresse pas ou juste pour une année, je veux travailler en France comme médecin.

– Médecin ? Alors j'envie tes patientes, je suis sûre que tu seras un très bon médecin.

– Pourquoi « mes patientes » ? Je vais soigner tout le monde tu sais, femmes et hommes. Même les enfants si je me spécialise en pédiatrie.

Elle se tourna vers moi et eut l'air embarrassé, hésitant à parler.

– Pourquoi tu me dis ça ?, insistai-je.

– Tu ne le devines pas ?

Elle continuait à me fixer effrontément, plongeant son regard dans le mien sans un battement de cils. Une telle insistance m'aurait dérouté en temps normal mais je ne me sentis pas gêné, au contraire. Cette fille que je venais seulement de rencontrer m'apparut étonnamment proche et sa franchise avait raison de mes défenses naturelles.

J'allais lui répondre quand je sentis quelqu'un dans mon dos me tirer par l'épaule. C'était Alexandre qu'on appelait mais je savais qu'on s'adressait à moi, et la voix se faisait de plus en plus pressante...

Sans transition, Alexandre se retrouva dans son lit et, les yeux encore embués de sommeil, reconnut le visage renfrogné de sa sœur qui le houspillait.

– Ben alors qu’est-ce que tu fais, tu as vu l’heure ? Lève-toi maintenant sinon tu vas être en retard, moi je file en tout cas.

– Où est Françoise ?, demanda Alexandre en regardant anxieusement autour de lui.

Mais sa sœur avait déjà tourné les talons et claqué la porte.

Il s’assit dans son lit, complètement désorienté en découvrant l’espace sombre et confiné de sa chambre. Il pouvait encore sentir l’odeur des fumées de cigarette de la salle dans laquelle il se trouvait un instant plus tôt, voir le reflet des lumières sur les grands yeux bleus de Françoise, entendre sa voix résonner à ses oreilles. Mais les événements qu’il venait de vivre perdaient peu à peu leur consistance et il sentit bientôt qu’ils lui échappaient comme du sable qu’on laisse filer entre ses doigts. Et quand Alexandre fut complètement réveillé, ils devinrent les morceaux d’un rêve comme les autres.

Il jeta un œil sur sa pendulette et se leva aussitôt. S’habillant en hâte, il espéra que sa sœur ait pensé à lui laisser les couverts du petit-déjeuner sur la table, sinon c’était le retard assuré. Il regarda le ciel à travers les rideaux et constata qu’il pleuvait encore. Fichu temps, maugréa-t-il intérieurement, la journée s’annonce mal.

Dans la salle à manger, il trouva la table déjà desservie et sortit rapidement les ustensiles de cuisine, mangea sur le pouce sans même prendre la peine de s’asseoir puis passa dans la salle de bains.

En se lavant les dents, il repensa à son rêve. Du rock chanté en russe, de la vodka à gogo, des lumières stroboscopiques et multicolores, des jolies filles, une danse étrange, ... un vrai délire visuel et auditif ! Mais « François », quelle horreur ce prénom ! Ça fait franchouillard et ringard, tout ce que je déteste, heureusement que mes parents ont eu la bonne idée de m’en attribuer un second.

Enfin prêt, il referma doucement la porte d’entrée pour ne pas réveiller sa mère et dévala les marches de l’escalier quatre à quatre.

Dans la rue, la triste réalité se rappela brutalement à lui sous la consistance d’un passant qui le bouscula sans même s’excuser. Il pesta et, accélérant progressivement le pas, finit le trajet jusqu’au métro en courant. La pluie tombait drue et il fut trempé avant même de pouvoir s’abriter.

La cohue habituelle l’attendait sur le quai. Sept heures moins le quart. Je vais être bon pour une engeulade et sans doute une retenue sur mon salaire, rumina-t-il.

Alexandre travaillait depuis six mois au Monoprix de la rue de Rennes comme magasinier et cumulait cet emploi avec des cours du soir d’histoire contemporaine à la faculté de Nanterre. Sa mère était divorcée et au chômage et la pension qu’elle touchait, ajoutée à la maigre bourse d’études d’Alexandre, n’aurait pas suffi à subvenir à leurs besoins. Quant à sa sœur, elle suivait une formation de journalisme à Dauphine qui ne

lui laissait aucun temps libre. L'économie familiale reposait donc en grande partie sur ses épaules et certains soirs, abruti de fatigue, il s'endormait comme une masse sans même pouvoir prendre un livre.

Le travail lui pesait, mais le plus pénible étaient encore les moments passés dans les transports en commun. Moments à la fois vides et répétitifs, rythmés par le nom des stations de ses trajets pendulaires : de Château d'Eau à Saint-Germain-des-Prés le matin, puis de Saint-Germain-des-Prés à Nanterre-Université le soir suivi d'un retour chez lui. Avec en prime la promiscuité des rames bondées, le pire étant les jours de pluie comme celui-ci où tous les parisiens semblaient s'être donné rendez-vous dans l'espace confiné et malodorant de son wagon.

Coincé contre la portière qui venait de se refermer, Alexandre regardait les lumières du tunnel filer devant ses yeux, auxquelles la vitesse du métro donnait à certains moments l'allure d'une ligne continue. Il leva les yeux vers son reflet dans la porte vitrée et remarqua avec déplaisir qu'il avait la mine chiffonnée des mauvais jours.

À la station Strasbourg Saint-Denis, il fut contraint de descendre sur le quai pour laisser sortir la masse des gens qui poussaient derrière lui et profita du vide ainsi créé pour s'engouffrer au fond du wagon, à l'abri des courants dominants. En appui contre la vitre, il ferma les yeux et sentait une vague torpeur le gagner.

Le calme relatif qui s'était installé dans le wagon fut bientôt troublé par la plainte stéréotypée d'un sans-abri faisant la manche. Encore un, se dit Alexandre. Et toujours la même histoire émaillée d'échecs et d'accidents en tout genre conduisant à une plongée dans le dénuement. Décidément, la pauvreté se banalise dans notre société. Accumulation des richesses à un bout, explosion de la misère à l'autre, la marche normale du capitalisme en somme. Cette société devient tellement absurde qu'il faudra bientôt être fou pour s'y adapter, jugea-t-il.

Quand le mendiant fut à sa hauteur, Alexandre fouilla rapidement dans son porte-monnaie pour en sortir une pièce de deux francs. L'homme reçut son obole avec un bref sourire de gratitude puis reprit sa quête misérable. Un geste de compassion petite-bourgeoise, jugea Alexandre, mais il faut bien manger avant le Grand Soir qui n'est sûrement pas pour demain.

Son wagon se vida presque entièrement à la station Châtelet et il put enfin s'asseoir. Jetant un œil à sa montre, il calcula mentalement qu'il aurait dix minutes de retard et espérait vaguement pouvoir se glisser à son poste sans se faire remarquer. Mais il n'y croyait pas vraiment. Ménard, le chef de rayon, avait le don de remarquer les retards et prenait un malin plaisir à les signaler à la direction qui, à son tour, ne manquait pas de les répercuter sur la feuille de paie. Il jouait vraiment son rôle de garde-chiourme à la perfection et, vu

l'argent qu'il faisait économiser à l'entreprise, nul doute qu'il sera bientôt récompensé pour ses bons et loyaux services. Le patronat savait y faire pour augmenter sa plus-value sur le dos des travailleurs, toutes les recettes étaient bonnes à prendre.

Ces pensées habitaient encore Alexandre tandis qu'il montait quatre à quatre les escaliers du métro vers la sortie. Traversant la rue de Rennes en courant, il atteignit rapidement l'entrée du Monoprix donnant rue Bernard Palissy. Au vestiaire, il déposa son sac dans son casier et revêtit sa blouse de travail, puis gagna rapidement son poste.

En descendant l'escalier, il croisa Nguyen parti faire une pause aux toilettes. Tout le monde l'appelait par son patronyme car son prénom était imprononçable pour un européen moyen. Alexandre lui donna une brève poignée de main avant de continuer son trajet. Sept heures dix, je vais peut-être échapper aux foudres de Ménard.

Il était encore en train de charger le chariot qu'il avait pris dans l'entrepôt, quand il aperçut le sus-nommé venant à sa rencontre, l'air furieux. C'est cuit, pensa-t-il aussitôt.

– Encore un retard comme celui-ci et je te signale à la direction!, aboya-t-il.

Alexandre fixait du regard sa vilaine moustache noire qui lui barrait le visage et tenta de louvoyer.

– Un problème dans le métro, chef, ça ne se reprochera plus.

– J'veux pas le savoir, rétorqua-t-il sur un ton légèrement en dessous, maintenant je t'ai à l'œil pour la journée et t'as intérêt à mettre les bouchées doubles.

J'ai échappé au pire, se dit Alexandre en le regardant s'éloigner, il ne signale pas mon retard d'aujourd'hui. Il allait le remercier en pensée puis se reprit aussitôt. C'est un agent du patronat, un ennemi de classe, ce type d'individu ne mérite aucune gratitude, surtout pas celle des travailleurs. De toute manière l'entreprise fait du beurre sur mon dos, ils peuvent bien lâcher des miettes de temps en temps.

Le chariot rempli, il gagna rapidement les allées puis commença sa besogne d'achalandage des gondoles. Il travaillait rapidement et avec méthode, concentré sur sa tâche, car il mettait un point d'honneur à toujours remplir correctement les missions qu'on lui confiait pour que l'on n'ait rien à lui reprocher. Il voyait là une manière de placer le patronat face à ses contradictions tout en fourbissant ses armes pour la révolution. De toute façon, se disait-il, même quand la France sera communiste, il faudra bien travailler et tout le monde devra mettre la main à la pâte, alors autant s'y préparer. Le sabotage est une forme archaïque de la lutte de classes, estimait-il, et c'est devenu aujourd'hui une pratique typiquement petite-bourgeoise.

Ces réflexions lui avaient été inspirées par Nguyen qu'il voyait revenir des toilettes. Lui n'en fichait pas une rame et, par-dessus le marché, grignotait des pa-

quets de gâteaux qu'il cachait sournoisement dans les rayons. À défaut de faire la révolution, il se fera virer sans faire avancer d'un pouce la cause du peuple et viendra grossir les rangs de l'armée de réserve industrielle du capital. C'est dans les usines, sur les lieux de travail que les ouvriers sont forts, c'est à condition d'avoir un emploi qu'ils peuvent faire grève pour bloquer l'économie et mettre en échec la bourgeoisie.

Son chariot vidé, il regagna rapidement l'entrepôt pour une seconde tournée. En travaillant vite, on ne ressent pas la fatigue et on ne voit pas l'heure tourner, remarqua-t-il. Au bout de quelques semaines, ses gestes étaient devenus automatiques et il pouvait laisser son esprit divaguer. Très vite, il en revint à son rêve. Je devrais l'écrire, se dit-il, dans quelques jours je l'aurai oublié.

De retour, il aperçut Jonas en train de s'activer sur la gondole voisine, le seul collègue avec lequel il avait vraiment sympathisé. Il lui fit un bref salut de la main.

–Le chef a dû te secouer les bretelles, lança-t-il, il a fait un tour aux vestiaires à sept heures cinq sans te trouver. Il t'a signalé ?

–Pas cette fois, répondit Alexandre, je lui ai expliqué que j'avais eu un souci dans le métro.

Cette réponse fit tiquer Jonas.

–Eh ben, il t'a à la bonne, on dirait. Ça te gêne pas, toi qui es communiste ?

Alexandre réfléchit quelques instants avant de rétorquer sur un ton légèrement pédant :

–L'argent est le nerf de la guerre, ça m'avancera à quoi d'avoir une retenue sur salaire ou de me faire virer ? La résistance doit être organisée et collective sous peine de se retourner contre les travailleurs. Mais t'inquiète pas, le jour où ça pétera vraiment, je me souviendrai de lui.

Jonas ne répondit pas et Alexandre se demanda s'il l'avait convaincu. Après tout peu importe, se dit-il, chacun doit faire ses propres expériences.

Quand lui-même avait commencé à travailler, il y avait un peu plus de six mois, il n'était pas politisé et c'est le hasard qui avait joué un rôle déterminant dans son initiation. Le hasard d'une rencontre qu'il fit dans le hall du bâtiment C de l'Université de Nanterre l'automne dernier. Il avait échangé quelques mots avec une étudiante qui distribuait des tracts d'une organisation maoïste, les Jeunesses Communistes Marxistes Léninistes, et était reparti avec plusieurs brochures qu'il avait lues compulsivement dans le métro.

Au premier abord, il avait été autant attiré par l'étudiante elle-même que par les slogans prochinois affichés au mur. Elle s'appelait Nathalie et, si elle avait été brejnévienne, il l'aurait automatiquement associée à l'héroïne de la chanson éponyme de Gilbert Bécaud. Blonde, les cheveux courts et jamais maquillée, elle était indiscutablement jolie mais déjà « en mains » comme on dit familièrement. Il avait longtemps espéré un changement de sa part mais rien de tel ne s'était produit. Leurs rapports étaient purement militants, ne

laissant que peu de place aux échanges personnels. Alexandre ne s'était toutefois pas résigné à un échec, et d'autant moins qu'il n'avait jamais cherché à provoquer une réelle rencontre intime entre eux deux. Tout était encore possible, pensait-il, et une rupture d'avec son copain pourrait précipiter les choses.

Il se tourna vers Jonas.

– Au fait, j'assiste à une réunion politique ce soir, ça t'intéresserait de venir ? C'est à la fac de Nanterre. Un groupe marxiste-léniniste.

Il avait fait cette proposition pour la forme et s'attendait à un refus mais Jonas sembla réfléchir.

– C'est à quelle heure ?

– 20 heures et compte une heure de réunion. C'est en salle F12, au premier étage du bâtiment de Droit.

– Pourquoi pas ? Si je peux, je viendrai.

Les deux garçons restèrent silencieux pendant que la sono déversait ses slogans publicitaires en bruit de fond. Quelle débilité, jugea Alexandre, j'ai mieux à faire que de venir au Monoprix-Uniprix du lundi au samedi ! La propagande consumériste est vraiment le parfait miroir de notre société capitaliste avancée.

Quelques instants plus tard, son attention fut attirée par une musique assourdie et il se tourna vers son voisin. Jonas avait mis un casque sur la tête pour écouter une cassette.

Alexandre lui toucha l'épaule et lui parla en haussant le ton :

– C'est quoi, ça ?

Jonas éloigna les écouteurs de ses oreilles.

– C'est un walkman.

– Oui je sais bien, mais ce que tu écoutes, c'est quoi ?

– C'est Taxi Girl, leur premier album. Tu veux écouter ?

Il acquiesça et Jonas recula la bande, enclencha la lecture puis lui mit le casque sur les oreilles. Les accords qu'il entendait le firent illico replonger dans les souvenirs de son rêve. *C'est le morceau qui passait quand je me voyais à cette soirée et c'est pourtant la première fois que je l'entends, comment est-ce possible ?*

Il s'adressa à nouveau à Jonas en parlant fort à cause du casque :

– Il est sorti il y a longtemps ?

– Non, je te dis, quelques jours, tout au plus. Tout neuf dans les bacs !

Alexandre fut encore plus troublé par cette dernière précision que par le rêve lui-même. Pouvait-on rêver de quelque chose qui n'avait pas encore eu lieu ? Il avait entendu parler des rêves prémonitoires mais n'avait jamais cru à leur possibilité car ses convictions matérialistes et scientistes le prémunissaient contre ce genre d'élucubrations.

Mais il voulut quand même essayer d'en savoir plus.

À la pause déjeuner, il courut chez le disquaire d'en face se procurer le 45 tours de Taxi Girl, *Cherchez le*

garçon. En lisant le titre sur la pochette, il l'avait automatiquement associé à son pendant, *Cherchez la fille*, reproduisant ainsi la réflexion qu'il s'était faite dans son rêve. L'après-midi passa lentement car il avait hâte d'être chez lui pour écouter le disque et pensa avec dépit qu'il ne serait pas rentré avant 21 heures 30, peut-être même plus tard.

En sortant de son travail, il alla directement à la fac. Les cours étaient maintenant terminés depuis un mois et il venait voir les résultats de la session de mai. Normalement, il aurait dû appréhender ce moment de vérité mais, dans le cas présent, il faisait diversion en meublant son attente. Il éprouva tout de même un léger nœud à l'estomac en descendant la passerelle du RER et, arrivé à la hauteur de la baraque de frites, il alluma une cigarette pour tenter de dissiper sa nervosité. À une dizaine de mètres de lui, il reconnut Michel, de dos, et l'appela.

Aussitôt celui-ci se retourna et, sa grande carcasse à l'arrêt, attendit qu'Alexandre arrive à sa hauteur.

– Salut grand chef, lui lança-t-il, tu viens voir le résultat des courses ?

Alexandre sourit. Décidément, Michel était un vrai spécialiste des expressions passées de mode.

– Ben oui, comme tout le monde. Tu le sens comment, toi ?

– Bof, lâcha-t-il, je crois bien que j'ai foiré la crise des missiles de Cuba. Mais bon, la session de septembre, c'est pas pour les chiens. Encore de belles va-

cances à Paname en perspective. Tu viens à la réunion de cellule après ?

– Affirmatif, répondit Alexandre. Au fait tu connais Taxi Girl ?

– Inconnu au bataillon. C'est quoi ?

– Un groupe français, répondit Alexandre en lui montrant la pochette.

Les deux garçons étaient entrés dans le bâtiment E et ils trouvèrent rapidement les panneaux d'affichage. À la lecture de ses résultats, Alexandre éprouva un vif soulagement. Il avait réussi haut la main tous ses examens et n'avait rien à repasser. En revanche, Michel était moins chanceux et faisait déjà la tête. Ses mauvais pressentiments se vérifiaient et il se retrouvait avec trois matières à réviser pendant les vacances en prévision de la session de rattrapage.

– Quelle guigne, maugréa-t-il, et moi qui comptais me bronzer la pilule sur les plages de Cuba. Je vais revenir en septembre à nouveau blanc comme un cachet d'aspirine.

Son ton gouailleux cachait difficilement le dépit qu'il éprouvait. Alexandre lui donna une légère bourrade consolatrice.

– Ça t'apprendra à vouloir aller en vacances dans un pays révisionniste, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

Les deux garçons allèrent manger un morceau à la cafétéria du CROUS en attendant la réunion. Une fois attablés, Alexandre raconta son rêve à Michel.

– Tu y crois, toi, aux rêves prémonitoires ?

– Pas le moins du monde, répondit Michel, les rêves parlent du passé, pas de l’avenir.

– Moi non plus, je n’y crois pas, mais tout avait l’air si réel.

– Ce sont des souvenirs transformés et recombinaés, si ce que tu as vu t’évoque quelque chose c’est que tu l’as déjà connu dans le réel, point à la ligne. Si t’as un doute, tu peux toujours aller consulter un marabout-hypnotiseur, il y en a plein dans ton quartier. Mais bon, à part t’alléger de deux cents francs, il ne te fera pas grand-chose.

– Tu y crois à l’hypnose ?

– Pas vraiment mais ça peut parfois marcher, ça dépend des sujets. Le principe est de faire remonter par la suggestion des souvenirs profondément enfouis dans l’inconscient. Mais pour ma part, je pense qu’il vaut laisser certains souvenirs là où ils sont, on ne sait jamais ce qu’on risque à ouvrir la boîte de Pandore.

Alexandre mâchait pensivement son pan bagnat quand il se rappela la musique de son rêve.

– J’ai réécouté tout à l’heure le morceau qui passait dans mon rêve et je me suis senti tout d’un coup transporté.

– Rien d’étonnant à ça, rétorqua Michel, tu connais Proust ? La petite phrase de Vinteuil dans *Un amour de Swann* ça te dit quelque chose ?

– Bien sûr, mais c’est plus qu’une réminiscence. Je suis certain de ne jamais avoir entendu ce morceau auparavant. D’après un copain il vient juste de sortir.

Un peu avant 20 heures, les deux garçons quittèrent le restaurant du CROUS pour se rendre à la réunion de cellule. La pluie avait enfin cessé et le vent qui s’était levé balayait de gros nuages noirs que l’on voyait circuler rapidement sur le fond du ciel bleu foncé. Ils croisèrent quelques étudiants qui sortaient du bâtiment de sciences économiques pour regagner la station de RER. En entrant dans le hall, Alexandre aperçut plusieurs membres de sa cellule qui discutaient ensemble et reconnut tout de suite Nathalie.

Michel lui donna une légère bourrade avant de lui glisser à l’oreille :

– Elle est seule, profite-en.

Suivant son conseil, Alexandre se dirigea droit vers elle pour lui faire la bise mais elle se recula légèrement à son approche.

– Alexandre, combien de fois il faut te dire qu’on ne se fait pas la bise entre nous, nous sommes des militants, pas des copains.

– Excuse, fit Alexandre, ce sont des vieilles habitudes petites-bourgeoises dont j’ai du mal à me défaire, mais je compte aussi sur toi pour m’aider.

Elle sourit vaguement à l’allusion. Alexandre la trouvait encore plus jolie que d’habitude, la lumière des néons qui éclairaient le hall embellissait curieusement ses traits. Si elle s’arrangeait un peu, elle serait vraiment canon pensa-t-il en regardant son visage sans maquillage et sa coupe spartiate.

–Ça va, toi?, demanda-t-elle d'un ton légèrement adouci.

–Le mieux possible, j'ai eu tous mes exams.

Nathalie resta quelques instants silencieuse, formant une phrase dans sa tête.

–Excuse-moi d'être parfois sèche avec toi, c'est mon tempérament. Je voulais te dire que je te trouve beaucoup de mérite, tu travailles dur, tu fais des études et tu milites, tu as un vrai courage, pas comme beaucoup de petits-bourgeois qui jouent au révolutionnaire en se la coulant douce chez papa-maman. Si un jour tu veux qu'on aille prendre un pot ensemble, je ne dirais pas non surtout que je vais avoir beaucoup plus de temps.

Alexandre alla répondre quand quelqu'un appela Nathalie. Elle lui toucha légèrement le bras avant de s'éclipser. Tout s'était passé très vite et le garçon resta interdit pendant un bon moment.

Michel se rapprocha de son ami en sifflotant.

–Eh bien voilà une affaire qui roule, plaisanta-t-il.

–Je n'ai rien compris, avoua Alexandre.

–T'as le cerveau lent, ma parole, elle n'est plus avec son copain, mais peut-être que tu ne le savais pas. Voilà ce que j'appellerais une invitation en bonnet difforme, comme dirait Coluche.

Alexandre attendait ce moment depuis longtemps mais la surprise l'emportait sur la joie. Il avait presque fait une croix sur Nathalie et avait de toute façon la tête ailleurs. Il se retourna pour voir qui était déjà ar-

rivé et reconnut Jonas dans le hall à qui il fit un signe de la main. Voilà une autre surprise, se dit-il.

Il était vingt heures passées quand les participants gagnèrent la salle de réunion. En chemin, Alexandre échangea quelques mots avec Jonas, puis avec Gros-Louis avec qui il avait sympathisé depuis le début de son engagement aux JCML. Sa bouille toute ronde ornée de taches de rousseur et surmontée d'une tignasse orangée inspirait tout de suite la sympathie et Alexandre avait toujours plaisir à parler avec lui.

Dans la salle, Fred prit immédiatement la parole pour aborder la question de la carte universitaire que la ministre Alice Saunier-Seïté voulait instaurer dès la fin des vacances d'été. Après quelques interventions, le principe d'une grève à la prochaine rentrée fut rapidement voté. Puis l'orateur passa à quelques points mineurs avant d'aborder la question du boycott des Jeux Olympiques de Moscou et des manifestations prévues contre l'intervention soviétique en Afghanistan. «Nous devons faire front contre le social-impérialisme», affirma-t-il en conclusion.

Alexandre qui avait rongé son frein jusque-là, leva la main.

–Camarades, intervint-il d'une voix forte, est-ce que c'est vraiment le rôle d'une cellule locale d'université que de discuter de questions nationales?

Sa prise de parole provoqua quelques remous réprobateurs dans la salle. Elle était formellement recevable